



B. VAN ORLEY, Dessin pour la tapisserie  
"Le mois de janvier"

## L'école de peinture de Tervuren

La variété des paysages de Tervuren a exercé très tôt un véritable attrait sur les artistes peintres. Les champs vallonnés, les villages de campagne perchés sur l'horizon, la forêt de Soignes toute proche avec ses prieurés, les délicats paysages aristocratiques du domaine ducal les ont inspiré depuis longtemps. La plus ancienne représentation connue du domaine fait partie de la série des tapisseries de Maximilien. Le mois de "Janvier" montre une somptueuse scène de chasse dont la toile de fond est le château ducal. Le mécénat des archiducs Albert et Isabelle suscite des œuvres de Pierre-Paul Rubens, Jan Breughel ou encore Denis van Alsloot. Avec le départ de la cour, la source se tarit. Après Jan van der Heyden, les artistes s'intéressent davantage aux ruines, comme Kraff, Vitzthumb, Sparr ou Heylbruch.

Tervuren retrouve son attrait au 19<sup>ème</sup> siècle, lorsque les villages de peintres deviennent à la mode dans toute l'Europe. Leur apparition – à Barbizon dans la forêt de Fontainebleau, Norwich sur la côte est de l'Angleterre, Oosterbeek aux Pays-Bas et, vingt ans plus tard, à Tervuren – témoigne d'un mouvement de réaction contre la peinture académique d'atelier, raide et éteinte, avec ses thèmes

historiques ou bibliques et sa vénération pour l'Antiquité. Ces artistes prônent un retour à la nature dont il faut saisir, librement et individuellement, l'expression spontanée et fugace. D'inspiration romantique, la plongée dans une nature sauvage et intacte – les marais, les falaises et les rochers, les cascades et les ruisseaux tempétueux, les forêts sombres – sert de support et de révélateur aux humeurs, aux états d'âme et aux sentiments. Ils s'expriment par les couleurs, les jeux de lumière, la saisie du vent ou de l'orage, la qualité et l'expressivité des traits picturaux. Leur père spirituel est le célèbre paysagiste anglais John Constable (1776-1837), qui a contribué à faire de la peinture d'après nature une discipline reconnue dans son pays.

Comme tous les mouvements novateurs, le courant "réaliste" se heurte au rejet de la critique et des salons officiels avant de s'imposer. Chez nous, il est défendu par la Société libre des beaux-arts, fondée en 1868 au domicile de Camille Van Camp. Les fondateurs, parmi lesquels on trouve les peintres de Tervuren, ont été outrés par le dédain qui les a accueillis au salon triennal de Bruxelles deux années plus tôt. Seul Camille Lemonnier en fait un éloge appuyé et sincère. Il dirigera d'ailleurs les revues "L'Art libre" suivi de "l'Art universel" qu'ils éditent pour défendre leurs idées. La démarche est limpide. Il s'agit de conquérir la liberté artistique en peignant "amoureusement et honnêtement ce que l'on voit", de s'affranchir des contraintes académiques, de s'intéresser aux sujets contemporains



H. BOULENGER,  
L'allée des charmes



A. ASSELBERGS,  
Le grand étang à Tervuren



E. HUBERTI, *La Petite Flossedelle aux Quatre Bras à Tervuren*

délaissés. Publications et expositions se suivent pour sensibiliser et séduire le public. L'objectif est atteint au salon de 1875. "L'allée des charmes" d'Hippolyte Boulenger, inspirée d'une très ancienne drève du domaine de Robiano, obtient une médaille d'or.

Fondée autour d'Hippolyte Boulenger et Camille Van Camp, l'école de Tervuren regroupe des peintres comme Edouard Huberti (1818-1880), Alphonse Asselbergs (1839-1916), Jules Montigny (1840-1899), Théodore Fourmois (1814-1871) et Joseph Coosemans (1828-1904), le seul natif de l'endroit. Ils seront suivis par une deuxième génération en provenance



### HIPPOLYTE BOULENGER (1837-1874)

Célébré, après sa mort prématurée, comme chef de file du réalisme belge et précurseur des différents courants de l'art moderne, Hippolyte Boulenger a une destinée qui s'apparente étrangement à celle de Vincent Van Gogh. Si la pauvreté le lâchera à son mariage, la maladie mentale et, bientôt, la folie auront raison de lui, la maturité picturale à peine acquise.

Il naît à Tournai dans une modeste famille française. La maigre solde de son père militaire suffit d'autant moins à subvenir aux besoins familiaux qu'il sombre rapidement dans l'alcoolisme. A sa mort, sa mère décide de s'installer à Bruxelles. Hippolyte travaille chez un artisan décorateur et fréquente l'Académie des beaux-arts de la rue du Midi. Disciples de Jacques-Louis David, ses maîtres appartiennent à l'école néo-classique. Pour payer sa peinture, il dessine et peint des scènes évangéliques, des motifs pour dentellières et des portraits. Vite lassé par l'école, il trouve refuge dans une auberge de la chaussée de Waterloo et passe ses journées seul dans la nature, à l'observer, à la dessiner et à la reproduire dans ses moindres détails.

Il fait, en 1863, la connaissance de Camille Van Camp à Auderghem. La rencontre de ces deux artistes, à l'origine et au tempérament si différents – le bohème et le fils d'aristocrate anversoises – est décisive. Leur goût commun pour la peinture de paysage réaliste scelle une amitié que rien ne détruira. Camille l'emmène à l'auberge "In den Vos" sur la Grand-Place de Tervuren. Les tenanciers – la famille Danhieux compte deux frères et une sœur célibataires âgés d'une soixantaine d'années – l'accueillent comme un fils dont ils se soucient, plus que lui, de la carrière et de la santé.

Jouissant pour la première fois d'un foyer stable, il jette les bases de son art dans les paysages variés des environs de Tervuren qui le marquent profondément. Un petit groupe de paysagistes se constitue rapidement autour de lui. Ils exposent pour la première fois au salon triennal de Bruxelles en 1866. A la question de savoir de quels maîtres ils se réclament, motion obligatoire à l'inscription, ils se désignent en chœur "élèves de l'école de Tervuren". Si l'expression suscite les sarcasmes de la critique, elle est promise à une belle renommée. Pour l'heure toutefois, les œuvres d'Hippolyte gênent par leur exubérance et leur extravagance. C'est qu'il attache plus d'importance à l'atmosphère dégagée par la nature, aux émotions qu'elle suscite qu'aux motifs du paysage.

Comme si son style reflétait un tempérament instable et maladif, capable de passer brusquement de l'euphorie à la mélancolie la plus noire, il oscille désormais entre le coup de

de toutes les régions du pays et, autour de 1900, par une troisième formée par les élèves de Joseph Coosemans, devenu entre-temps professeur à l'Institut supérieur des beaux-arts d'Anvers. Ils pratiquent une peinture libre et réaliste inspirée de l'observation de la nature présente à foison au bord de la forêt de Soignes.



J. COOSEMANS, *Les étangs de Robiano*

pinceau net, paisible, presque traditionnel et des touches nerveuses et impulsives dont les couleurs et l'empâtement annoncent autant l'impressionnisme que l'expressionnisme. On parlera, à propos de ses paysages, de "réalisme sentimental" parce qu'il rend l'atmosphère de la nature telle qu'il la ressent dans l'instant fugitif à travers la lumière, le climat et les couleurs, sans plus prendre la peine de la décrire.

Son mariage, en 1869, avec Florentine-Léonie Du Pré, fille d'un général honoraire, constitue une parenthèse heureuse dans une existence brève et déchirée. La même année, il est salué comme chef de file du Barbizon belge par la critique du salon de Bruxelles. Trois ans plus tard, "l'allée des charmes", une de ses œuvres majeures, y obtient une médaille d'or. Menant désormais une existence bourgeoise, il s'installe à côté de la ferme de Melin, le long de la chaussée de Bruxelles. Sa santé chancelante et son nouveau statut social l'amènent à se distancer de ses amis. Désormais, comme beaucoup de paysagistes, il passe l'été à Anseremme, au bord de la Meuse où il trouve de nouvelles sources d'inspiration. Mais des crises d'épilepsie fréquentes le plongent dans le mutisme, le despotisme et la rancœur à l'égard de ses proches. Atteint de folie, il meurt prématurément à Bruxelles le 4 juillet 1874.

Quelques œuvres: *Marais à La Hulpe* (1866), *La vallée de Josaphat à Schaerbeek* (1868), *La mare aux cochons* (1868), *Le retour à la ferme* (1869), *Vue de Dinant* (1870), *L'approche de l'orage* (1871), *L'allée des charmes* (1871), *La messe de saint Hubert* (1871).

H. BOULENGER,  
*La Voer à Tervuren*

